LA CIRCULATION MONÉTAIRE DANS UN VILLAGE BETSIMISARAKA (*)

Le texte présenté ci-dessous est extrait d'un ouvrage intitulé : « *Communautés villageoises de la Côte Orientale malgache* » qui sera édité dans les mois à venir ; son objet est constitué par l'étude socio-économique de la population betsimisaraka habitant autour du petit bourg de Fetraomby, sous-préfecture de Brickaville. Y est présentée une description de la *structure des rapports* dans laquelle les villageois sont plongés ; ce court extrait est une tentative pour donner à la circulation monétaire le mode d'existence réelle qu'elle a dans cette structure des rapports dont les villageois sont les acteurs.

***

Prise dans la domination d'un pouvoir extérieur, la communauté villageoise est organisée en une stricte dichotomie : d'une part un cadre de relations où est vécu le rapport avec ce pouvoir, d'autre part un cadre de relations dans lequel les villageois communiquent entre eux. Ces deux sphères sont autonomes l'une par rapport à l'autre, mais ce qui se passe dans la première exerce des effets induits dans la seconde. Avec la circulation monétaire, nous rencontrons un exemple privilégié de tels effets induits : une partie de l'argent, qui trouve son origine dans le cadre surgissant du rapport avec le pouvoir extérieur, est intégrée dans la sphère des relations internes ; son utilisation respecte la cohérence de l'organisation de ce cadre de communication.

La quasi totalité du revenu monétaire trouve sa source dans le café qui est récolté de juillet à octobre et qui est vendu dans les boutiques chinoises ou merina (1) de Fetraomby. Une grande partie de l'argent ainsi obtenu est donnée immédiatement aux fonctionnaires sous forme de redevance fiscale. Ne faut-il pas d'abord satisfaire le règlement de cet impôt qui reste l'obsession majeure des villageois et des agents administratifs, qui est le point où se focalisent leurs relations !

(*) *par G. ALTHABE, Sociologue, Maître de recherches à l'O.R.S.T.O.M. Tananarive. Travaux sur les Pygmées du Sud-Cameroun, les jeunes chômeurs de Brazzaville, la socio-économie du Nord-Congo-Brazzaville, la ville de Bangui (R C.A.), les régions Est et Centrale de Madagascar*

(1) Population originaire de la région centrale de Madagascar.

O. R. S. T. O. M.
Collection de Référence
n° /2290
27 AOUT 1968

L'argent obtenu du café ne se dilue pas en totalité dans l'impôt ; il existe un surplus (variable chaque année) et c'est ce surplus qui est utilisé dans le jeu complexe des relations internes ; il est difficile d'en connaître le montant : d'une part la cellule de production est imprécisée (le père, créateur de la plantation et ses descendants mariés, ou les descendants — hommes et femmes — du créateur décédé). D'autre part la récolte s'étale en permanence sur trois ou quatre mois ; durant toute cette période, le café est apporté au commerçant en quantités fragmentées, et l'argent reçu est évidemment divisé en petites sommes ; à la fin de la campagne, les villageois ne peuvent pas retrouver la somme globale perçue ou la quantité de café récolté. Approximativement, pour un foyer conjugal, le montant de ce surplus monétaire ne dépasse pas 14.000 FMG ; il est en moyenne de 5.000 FMG.

Depuis 1947, cette somme monétaire disponible pour être utilisée dans les relations internes a varié dans la mesure où le prix du café a connu des fluctuations considérables (avec une hausse maximale en 1956). Quelle que soit l'importance quantitative de la masse monétaire en cause, sa presque totalité est objet d'une intense circulation cérémonielle.

L'échange monétaire a pour acteur le collectif lignager, et non les individus : les membres d'un groupe de descendants rassemblent, sous le contrôle des Anciens, une somme d'argent ; cette somme est donnée, au nom du lignage, en tant que cotisation ou dot, à un autre lignage qui le reçoit, lui aussi, en tant que collectif familial ; la somme globale sera soit immédiatement transformée en nourriture (viande et riz) et boissons (alcool, vin de canne), consommées par les assistants d'une cérémonie, soit redistribuée entre tous les membres du groupe qui l'a reçue. Il arrive souvent qu'à l'intérieur d'un groupe de descendants, une somme d'argent soit rassemblée et qu'elle serve à l'achat d'un bœuf qui ira grossir le troupeau familial évoluant dans le tavy (1) ; ces bœufs sont destinés à être sacrifiés cérémoniellement, et leur viande sera consommée communiellement lors d'événements privilégiés.

Cette circulation monétaire est bâtie sur une rupture : dans la sphère des relations avec le pouvoir extérieur, l'argent est obtenu dans le cadre d'une production organisée sur le foyer conjugal élargi. La partie de l'argent qui est utilisé dans les relations internes est prise dans un système d'échange dont les acteurs sont uniquement les collectifs lignagers ; le passage d'un niveau à l'autre s'effectue concrètement par le jeu, à l'intérieur du groupe de descendants, des rassemblements et des distributions d'argent, jeu entièrement contrôlé par les Anciens.

Entre 1947 et 1960, la quasi totalité du surplus monétaire était ainsi intégrée dans cette circulation cérémonielle : la consommation

(1) Défrichement de la forêt suivi d'un incendie et d'une ou deux cultures.

monétaire individuelle était réduite à l'achat d'un double ensemble de vêtements d'origine européenne, qui étaient conservés, d'ailleurs, jusqu'à l'extrême limite du possible et qui étaient utilisés dans le cadre des relations avec les Etrangers (1). Durant cette période, on observe un véritable refus d'utiliser l'argent pour l'achat des objets d'importation qui sont présents dans les boutiques.

Ce refus est d'autant plus significatif qu'avant la révolte (2) existait une très nette tendance à introduire de tels objets dans l'univers villageois ; la révolte s'est traduite par la destruction de ces marchandises perçues comme signe de la présence des maîtres européens qui devaient être chassés ; après la répression, le refus s'est perpétué, l'argent irrigant désormais les événements cérémoniels qui se multiplient.

En 1960, au moment de l'indépendance, il y a une reprise limitée de l'introduction des objets obtenus avec de l'argent : la plus grande partie de la masse monétaire disponible continue à être intégrée dans l'échange cérémoniel, mais une minorité de ménages utilise une partie de l'argent qui leur passe entre les mains pour acheter des objets d'origine européenne (literie, tôles pour toiture, pièces de vaisselle), et de produits (meubles, portes et fenêtres en bois travaillé) d'un artisanat local dont les agents sont tous des étrangers (merina pour la plupart). Les acteurs de ce détournement d'une fraction d'un argent pris dans la circulation cérémonielle sont des ménages de moins de quarante ans, entraînés dans la mouvance du phénomène *tromba* (3).

(1) Est étrangère toute personne extérieure au réseau de relations familiales et de cohabitation limitées à une petite région. Il existe des *degrés dans l'intensité de la séparation de l'étranger* : peuvent être différenciés, celui qui appartient au *même ensemble ethnique* mais est originaire d'une région différente, celui qui est *national malgache*, mais est inclu dans un ensemble ethnique différent, celui, enfin, qui vient d'un *pays extérieur* à Madagascar. Il est essentiel de tenir compte de l'importance de la séparation, dans la mesure où, face à un étranger, les villageois sont acteurs d'un processus à deux faces : est d'abord affirmée la différence avec lui ; est recherchée ensuite la communauté qui peut dépasser cette différence sans la détruire.

(2) La rébellion de 1947 prit une grande ampleur dans la région étudiée ; elle fut suivie d'une brutale répression.

(3) Une des cérémonies les plus fascinantes de l'univers malgache est le *tromba* ; son berceau est le pays sakalava : les rois de l'époque glorieuse du royaume sakalava se réincarnent en des personnes particulières et, lors de cultes spéciaux, ils sont servis avec les mêmes manifestations d'obéissance que de leur vivant ; ces cérémonies se perpétuent, dans leur forme ancienne, dans la région de Majunga. Le *tromba*, cependant, ne se confine pas dans le Nord-Ouest du pays : ces dernières années, il s'est étendu sur l'ensemble de l'Ile, les acteurs principaux sont des femmes ; la réunion nocturne débute par un prélude qui peut être fort long : l'appel. Les supplications chantées, les battements de mains, les prières, la musique, sont autant de moyens qu'ont les participants pour implorer l'esprit, le supplier de venir visiter son peuple ; on lui promet des dons ; on lui promet la plus grande obéissance ; parfois, la cérémonie avorte, l'esprit ne se présente pas ; on s'inquiète ; quelle faute a-t-on commise pour qu'il refuse de venir ? Le plus souvent, le *tromba* pénètre dans la personne qui est son réceptable

Rien ne peut être compris à cette circulation monétaire cérémonielle si elle n'est pas replacée dans un processus plus général qui l'englobe : la condition de subordonné, vécue dans la sphère des relations avec le pouvoir étranger, est utilisée comme cadre de communication dans la sphère des relations internes. C'est le contenu de ce passage que nous allons essayer d'approfondir.

Schématiquement, l'univers villageois est composé d'une série de lignages : ce sont des regroupements de gens qui partagent une même condition de descendant, c'est-à-dire qui ont des ascendants (vivants ou morts) communs, jusqu'à l'Ancêtre partagé, situé au sommet de la généalogie. Ces lignages sont étrangers les uns aux autres ; chacun d'entre eux est replié sur sa propre généalogie ; il ne peut communiquer avec les autres qui sont pris, chacun, dans une généalogie particulière : la singularité de l'Ancêtre partagé est corrélative à la singularité du groupe de descendants qu'il détermine.

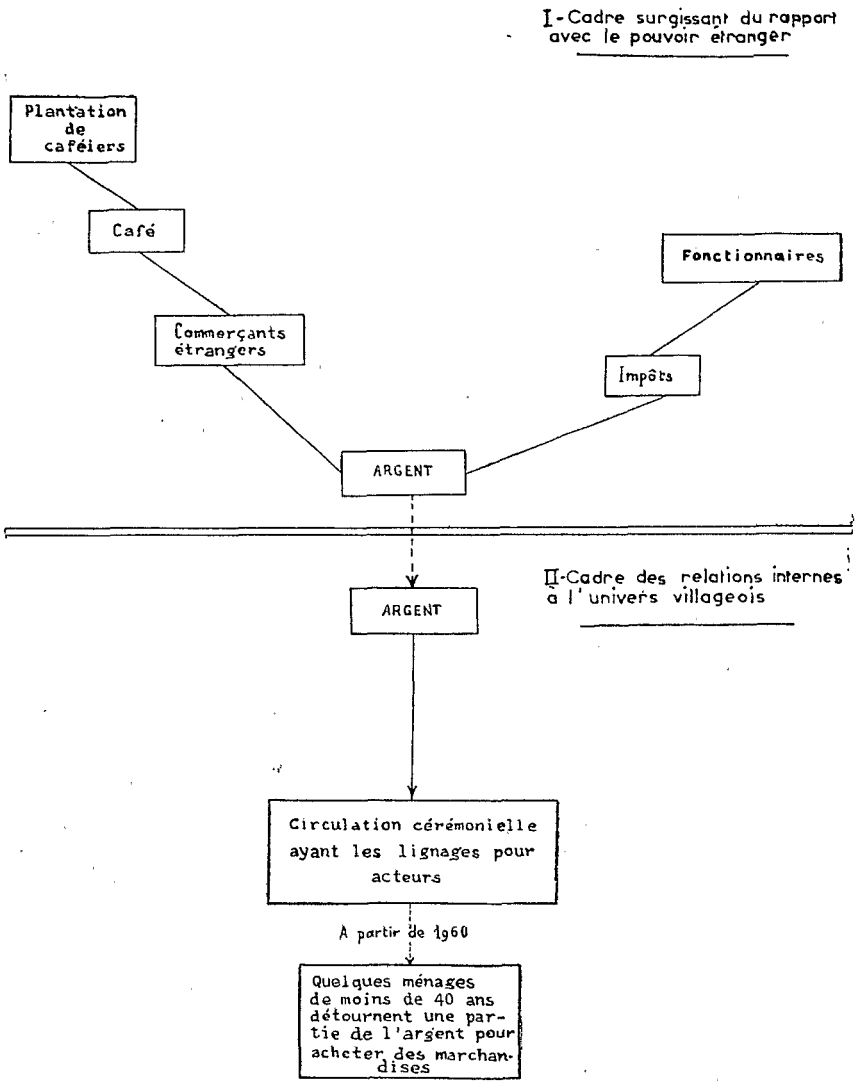
Les villageois, divisés ainsi en unités familiales étanches les unes aux autres, dépassent une telle division dans les événements cérémoniels en réalisant une communauté qu'ils partagent tous : celle qui se crée dans l'asservissement partagé à des maîtres étrangers. Cette condition de subordonné qui est vécue dans la sphère des relations avec le pouvoir extérieur devient cadre où se réalise la communication entre les lignages émiettés.

habituel, et qui change de vêtements et parle, agit désormais, comme agit, parle, dans la croyance des gens, l'esprit, qui est un ancien roi valeureux, un chef de guerre, voire un pirate européen. La cérémonie est un long processus qui occupe toute la nuit, pendant lequel se jouent l'obéissance et la servilité des assistants, l'autorité et la domination du *tromba* qui est le maître versatile et exigeant ; elle s'achève avec deux moments : une libation communielle d'alcool, dirigée par la possédée et la présentation des malades : pour chaque cas, par les chants et la musique, on supplie le *tromba* de venir en aide au malade ; l'esprit dévoile publiquement la cause de la maladie (une faute contre lui, contre les Ancêtres, ou contre quelque autre villageois), édicte le mode de guérison et ordonne un ou plusieurs interdits, souvent alimentaires, qui seront au sein de la vie quotidienne du malade et de sa famille, la manifestation permanente de la domination acceptée du *tromba*.

Au son des chants et du battement des tambours, la possédée se lance dans une danse dont le rythme devient de plus en plus rapide, puis elle mime le rapace fondant sur sa proie, et s'abat à genoux, la tête entre les jambes ; le maître est parti, la cérémonie s'achève avec les premières lueurs de l'aurore.

Les cérémonies de *tromba* sont extrêmement variées ; elles possèdent une extraordinaire créativité ; leur contenu est déterminé par le caractère du *tromba*, ses habitudes supposées, ses goûts et ses dégoûts ; elles se compliquent en mettant en jeu plusieurs possédées dont les *tromba* ont entre eux des rapports de domination ou des liens de parenté et ce sont ces rapports qui sont exprimés.

La cérémonie de *tromba* est donc orientée vers l'affirmation de la domination d'un maître qui vient rendre visite à ses serviteurs et la subordination sans cesse renouvelée des participants villageois multipliant les marques de soumission. Le mot *tromba* désigne à la fois les esprits, les possédés et la cérémonie de possession.



L'échange monétaire est un des moments essentiels de la réalisation, dans la communication interne, de cette communauté des subordonnés au pouvoir étranger (Il n'épuise pas d'ailleurs cette réalisation ; elle se manifeste aussi dans les vêtements d'origine européenne ou les paroles hâchées de mots français). Ainsi, l'échange de la dot monétaire entre les lignages auquels appartiennent les époux est-il dépassement de l'enfermement sur lui-même de chacun des deux groupes de descen-

dants, dépassement qui s'effectue dans la réalisation de la communauté déterminée par la domination étrangère subie par tous les acteurs de la cérémonie.

Que l'argent absorbé dans la sphère des relations internes soit signe de cette condition d'asservi, ressort de son utilisation directement cultuelle : dans la cérémonie où se crée la fraternité de sang, les serments sont prononcés sur une assiette contenant des pièces de monnaie ou des billets de banque ; cette cérémonie, par définition pourrait-on dire, place face à face des étrangers n'ayant aucun lien familial ; la présence de cet argent montre que dans cet événement les acteurs sont placés dans cette condition de subordonnés qu'ils partagent ; cette commune appartenance permet la réalisation du serment

Une femme âgée veut donner sa bénédiction à un jeune homme qui n'a avec elle aucun rapport de parenté : elle prononcera les formules de bénédiction alors que le jeune homme, à genoux, tient entre ses doigts un billet de 50 FMG. Nous retrouvons le même mécanisme : prononcer la formule de bénédiction exige qu'il y ait au préalable entre les acteurs une communauté ; est réalisée alors la condition de subordination au pouvoir extérieur dans laquelle est prise aussi bien la vieille femme que le jeune homme.

En résumé, l'échange monétaire est le moment privilégié d'un processus dont le contenu a deux aspects, indissolublement liés d'ailleurs :

— dépassement de la condition de descendant déterminée par des ascendants singularisés ;

— réalisation de la condition de subordonnés au pouvoir étranger.

Resituons cette circulation monétaire cérémonielle dans son contexte historique : ce phénomène a pris une ampleur considérable après la révolte et sa répression. Que se passait-il avant 1947 ? Les ensembles familiaux se créaient par un processus d'élargissement du nombre de gens partageant une condition de descendant, en remontant dans le passé pour retrouver l'Ancêtre partagé : plus ce personnage est lointain, plus est grand le nombre d'acteurs pouvant réaliser la condition de descendants ; cette poursuite de l'Ancêtre commun se perdait dans le monde flou et ambigu des Ancêtres mythiques qui se révélaient dans des récits d'événements de légende.

Après 1947, une rupture brutale intervient : Ancêtres mythiques et récits merveilleux disparaissent, comme disparaissent les généalogies complexes enserrant des centaines, des milliers de gens partageant la condition de descendants ; les règles complexes qui organisaient les relations entre ces acteurs apparentés sont effacées. La poursuite de l'Ancêtre partagé s'arrête désormais très tôt, à la 5e génération. A la place d'une immense communauté de descendants contenant une foule

de communautés plus petites s'imbriquant les unes dans les autres, nous sommes en présence d'une série de lignages étroits émiettés, étrangers les uns aux autres. Ils communiquent entre eux dans la réalisation de la communauté générale qui naît d'une domination supportée en commun : la circulation monétaire innerve ce nouveau cadre de communication dans lequel tout le monde peut évoluer quelle que soit l'appartenance familiale.

Au moment présent de notre investigation, nous n'avons pas suffisamment d'éléments pour expliquer cet envahissement relatif du monde villageois par des objets achetés qui débute en 1960. La circulation monétaire est un phénomène second, entièrement dépendant de l'utilisation qui est faite, dans la communication interne, de la communauté des asservis au pouvoir extérieur. Ainsi, ce détournement d'une fraction de l'argent disponible, trouve-t-il sa matrice dans l'ensemble des transformations internes provoquées par la décolonisation, et dans la place qu'occupe cette communauté à l'intérieur du bouleversement actuel.

***

L'argent, tel qu'il est utilisé dans la sphère des rapports internes, est encastré dans la réalisation de la condition partagée par tous, de subordonnés aux étrangers ; l'échange monétaire, ayant les lignages pour acteurs, est le moment principal de cette réalisation. L'argent puise cette forme d'existence dans le fait que son origine se situe dans le cadre des relations où est réellement vécue la domination extérieure. Donc, pour que l'argent puisse jouer le rôle qui est le sien dans l'univers de la communication interne, il doit nécessairement être intégré, dans le cadre de la sphère surgissant du rapport avec l'extérieur, dans la situation de domination qui est sa matrice obligatoire. Cette nécessité permet d'expliquer ces éléments paradoxaux que sont, d'une part le non-renouvellement du territoire caféier depuis sa création en 1938, d'autre part l'exclusion, hors des relations entre villageois, de la transaction monétaire.

1) Depuis l'époque où l'Administration coloniale avait contraint les villageois à créer les plantations de caféiers, il n'y a eu ni renouvellement des plantations actuelles, ni surtout ouverture de plantations nouvelles. Cette situation est d'autant plus significative que des facteurs internes et externes se conjuguent pour la mettre en question :

— les descendants des créateurs des plantations sont en âge d'homme ; ils sont acteurs d'une dynamique visant à se débarrasser de la tutelle des Anciens ; la plantation actuelle est cadre de conflits ; de tentatives de partages, mais ils ne font pas ce qui leur donnerait une véritable indépendance : créer des plantations qui leur seraient propres ;

— les services techniques de l'Administration ont multiplié les efforts pour améliorer la production caféière, depuis la distribution gratuite de plants jusqu'à la pédagogie technique, en passant par la plantation administrative pilote, tout cela en vain. La plantation de caféiers est le cadre de la production qui permet d'obtenir l'argent ; il faut donc nécessairement que cette plantation reste enfermée dans une origine coercitive ; à cette seule condition, l'argent issu du café peut continuer à jouer son rôle de signe de la communauté des asservis au pouvoir extérieur.

L'échec des efforts administratifs des dernières années trouve son origine dans la forme pédagogique qui est la leur ; ils font appel au libre arbitre des villageois ; l'adhésion volontaire est systématiquement recherchée. Une telle action, qui se veut consciemment négation du rapport de force, ne pourrait engendrer des plantations de caféiers qui seraient productrices d'un argent dont la matrice est nécessairement une situation coercitive.

2) L'exclusion, hors de l'univers de la communication entre les villageois, de la transaction monétaire, ressort d'une foule de constatations : pas de salariat, pas de prêt d'argent, pas d'échanges ayant pour objet les produits d'artisanat, pas d'échange de produits agricoles; le marché couvert de Fetraomby, construit en 1961, est toujours vide ; les commerçants enfin sont étrangers. D'une manière générale, les transactions monétaires mettent face à face des villageois et des étrangers, et jamais des villageois face à des villageois.

Ce rejet hors des relations internes de la transaction monétaire est d'autant plus significatif qu'avant la révolte de 1947 existait une nette dynamique d'intériorisation des rapports marchands dans l'univers villageois : ainsi, à côté des commerçants merina et chinois trouvait-on des commerçants betsimisaraka, originaires de la région ; il y avait également des échanges monétaires ayant pour objet des produits artisanaux. Après 1947, l'artisanat betsimisaraka disparaissait complètement, et les commerçants originaires qui ont échappé aux massacres deviennent des étrangers au même titre que leurs homologues merina et chinois.

Ce phénomène a un double aspect : positif, la nécessité que la transaction monétaire se fasse avec des Etrangers ; négatif, l'impossibilité qu'elle ait lieu entre villageois. Pour que l'argent puisse jouer le rôle qui est le sien dans les relations internes, il est nécessaire que tous les moments où il intervient dans la sphère des rapports avec l'extérieur, soient des actualisations de la situation où les villageois sont dominés par des agents du pouvoir extérieur.

Donc, obligatoirement, les commerçants avec lesquels le café est échangé contre de l'argent doivent appartenir à cet extérieur dominant ; ils doivent être des agents des maîtres étrangers, ce que sont les

Merina et les Chinois, ce que deviennent les commerçants betsimisaraka rescapés de la période précédente. Ainsi, l'argent reçu du commerçant, le produit obtenu dans sa boutique, peuvent être utilisés dans la sphère de la communication interne comme signe de la communauté de subordonnés ; ils puisent cette forme d'existence dans la situation de domination dont ils sont issus.

L'ensemble de la circulation monétaire ayant pour cadre la sphère des relations avec l'extérieur doit nécessairement se traduire dans des moments qui sont autant d'actualisations, par les villageois, de leur condition de subordination : ainsi la plantation et la production de café, ainsi l'échange commercial ayant pour cadre la boutique de traite, ainsi le paiement de l'impôt ; les phénomènes paradoxaux signalés précédemment ne sont que des conséquences de l'insertion de cette circulation monétaire dans ces frontières précises.

Le contenu que doit prendre la transaction monétaire explique qu'elle soit impossible entre les villageois. Par exemple, la réponse de ce vieillard auquel nous présentions la possibilité d'engager des salariés pour récolter son café :

« Si je salarie un villageois, je deviens un Européen (*Vazaha*) ». Pour que des villageois puissent établir entre eux quelque transaction monétaire, il faudrait que l'un des deux acteurs soit exclu de la sphère des relations internes, c'est-à-dire qu'il ne soit plus un villageois, mais un étranger (1) appartenant, d'une quelconque manière, à l'extérieur dominant.

Donc, il y a une dépendance réciproque entre la circulation monétaire dans la sphère de rapport avec l'extérieur et la circulation monétaire cérémonielle dans la sphère des relations internes : le mode d'existence de l'argent dans la deuxième sphère est déterminé par la situation de subordination où il est inséré dans la première sphère ; le rôle qu'il joue dans l'univers de communication interne est lié à la conservation de la situation vécue de subordination, ce qui entraîne l'échec de toute tentative fragmentaire, apparaissant comme mettant en question cette situation. Ainsi peut s'éclairer quelque peu le rôle joué par la pression fiscale actuelle ; l'Administration malgache, avec la même obsession que l'Administration coloniale, s'est lancée dans une reprise en main fiscale de très grande envergure.

Toutes les coercitions sont justifiées par un vieux raisonnement emprunté au vocabulaire d'hier : faire payer l'impôt, c'est obliger les villageois à posséder de l'argent ; ils ne peuvent le trouver que dans le café ; d'où la nécessité de payer l'impôt les contraindra à produire

(1) Depuis 1960, une poignée de jeunes hommes, originaires de la région, cherchent à se lancer dans des activités commerciales : nous verrons qu'il y a corrélation entre le statut qui leur est fait et le sens que possède l'achat des objets monétarisés qui intervient en même temps.

plus de café : par une sorte de pédagogie coercitive (il nous est dit que l'habitude remplacera la contrainte) et par le jeu de l'accumulation des richesses.

Ce raisonnement n'est que justification mystificatrice dans le concret des rapports entre villageois et fonctionnaires ; l'impôt est signe de la subordination des premiers et de la domination des seconds. Payer l'impôt, c'est accepter la domination des fonctionnaires ; ne pas le payer, c'est refuser la subordination qui est exigée ; alors, le villageois subit le sort réservé aux rebelles ; toutes les violences, toutes les humiliations sont permises jusqu'à ce qu'il paye, c'est-à-dire qu'il accepte l'autorité de ses maîtres ; la pression fiscale actuelle est volonté de prendre en main une population qui a interprété l'indépendance dans le sens de la négation de la légitimité du pouvoir des fonctionnaires issus de la décolonisation ; c'est la manifestation de la volonté du nouvel appareil administratif de détourner à son profit, et sans les Européens, la structure coloniale.

Cette pression fiscale est le cadre privilégié où l'argent puise, en permanence, le sens qu'il prend dans les relations internes ; plus la pression fiscale se fait forte, plus se cristallise le mode d'existence interne de l'argent, plus il s'enferme étroitement dans son rôle de signe de la domination subie. La pression fiscale est ainsi conservatrice de l'ensemble de la structure, ce qui a pour effet d'enfermer d'une manière plus étroite les autres moments de la circulation monétaire dans l'actualisation de la situation de subordination ; ce qui rend d'autant plus impossible l'augmentation de la production au niveau des plantations (augmentation qui ne peut s'effectuer que par l'ouverture de nouvelles plantations, l'amélioration de celles qui existent, ou l'introduction d'une production d'exportation nouvelle) et la différenciation à l'intérieur de la population villageoise des rôles économiques (artisans et commerçants), différenciation qui, par les effets multiplicateurs qu'elle contient, est facteur essentiel du progrès économique.

Il existe une évidente contradiction entre la pression fiscale et sa justification économique : le seul moyen de la résoudre est d'étendre la coercition à l'activité de production elle-même. La coercition s'exerçant dans le domaine limité de l'impôt contient la nécessité de son extension à l'activité productrice, ce qui renvoie à la situation coloniale de l'époque de la maturité triomphante, celle des années trente.

***

Constatant dans les communautés villageoises la présence de l'argent et de l'échange monétaire, l'observateur européen effectue souvent une curieuse opération de magie intellectuelle : il suppose à cet argent une forme d'existence et un rôle complètement arbitraire, surgis de son propre cerveau, et il place les manifestations de l'univers

villageois où intervient l'échange monétaire, dans un ordre qui est contenu dans cette forme d'existence et ce rôle qu'il vient de lui donner. Ainsi, pour l'observateur étranger, l'argent est-il un symbole abstrait, utilisé pour rendre échangeables objets et activités de production qui, hors de lui, resteraient pris dans une opacité réciproque (Une observation quelque peu sérieuse montre que, dans l'univers villageois, l'argent n'a nullement cette réalité abstraite le rendant identique quelle que soit ses origines : l'argent obtenu de la dot monétaire ne peut servir à l'achat d'un vêtement ; l'argent tiré d'une période de salariat temporaire ne peut servir qu'à payer l'impôt ; l'argent issu de la vente d'une volaille qui est frappée d'un interdit alimentaire, ne peut servir à l'achat de nourriture).

L'argent permet de placer objets et activités dans un cadre homogène où ils ont une nature identique : entre eux, les variations deviennent uniquement quantitatives ; objets et activités, fragmentables à l'infini, peuvent être articulés à travers un calcul effectué en termes monétaires ; qui dit calcul dit tension vers une organisation toujours plus ordonnée des différents éléments qui en sont les objets ; dans le cas qui nous occupe, cette tension permanente vers un ordre possède de multiples noms dont le plus courant est celui de « rationalité économique ».

Constatant la simple présence de la circulation monétaire, l'observateur étranger déduit toutes les conséquences contenues dans la forme de réalité qu'il donne à l'argent : il y a là une transposition de l'analyse de ce qu'est l'argent dans les univers sociaux dont il est originaire ; l'argent y est aussi signe d'une certaine organisation des rapports entre les gens ; l'analyse que nous avons faite de la circulation monétaire montre simplement que l'argent est intégré dans une forme différente d'organisation de ces rapports. Donner à l'argent un mode d'existence qui ne correspond pas à la structure de communication bâtie par ceux qui le manipulent n'est qu'un avatar, parmi bien d'autres, de l'ethnocentrisme qui, d'une part, nie aux autres le droit de créer leur propre forme de communication, d'autre part, fait passer comme cadre universel sa propre organisation de la communication, particulière cependant.

L'argent ainsi affublé d'un rôle contenant un ordre, ce qui se passe réellement dans l'univers villageois va être jugé par rapport à cet ordre devenu échelle de valeurs : et ce sont les multiples lamentations sur les « mauvaises » utilisations de l'argent, sur les gaspillages que sont les « scandaleuses » dépenses cérémonielles ; toute la littérature traitant de la situation socio-économique des pays dits sous-développés retentit de ces vertueuses indignations (qu'est-il dit en dernière analyse ? que les villageois eux-mêmes sont responsables de leur situation précaire, qu'ils sont coupables de leur propre misère, manière quand même un peu facile de masquer les véritables responsabilités).

Ce qui devrait être compris, est jugé ; jugé par rapport à des critères placés arbitrairement au cœur de l'univers villageois par l'observateur indigné : il nous dit que la rationalité économique existe, mais qu'elle est étouffée par les mille et une formes de la tradition, ce monstre à multiples faces qui empêche les villageois de réaliser la véritable humanité contenue en eux, mais prisonnière d'une gangue dont il s'agit de la délivrer.

L'indignation se traduit souvent en action : nous allons analyser deux pratiques dans lesquelles l'argent joue le rôle principal :

— la pédagogie économique,

— le crédit.

La pédagogie destinée à promouvoir le progrès économique prend le plus souvent la forme de calcul en termes monétaires : est démontré, grâce à lui, l'intérêt qu'il y aurait à supprimer telle utilisation de l'argent pour la remplacer par telle autre, à adopter telle nouvelle culture ou telle technique ; le calcul monétaire permet de démontrer comment les activités de production et de consommation doivent se réorganiser pour aller dans le sens du progrès.

Une telle pédagogie échoue ; les villageois, dit-on, n'ont pas compris la subtilité de ces calculs élémentaires ; on accuse l'analphabétisme ; on recommence inlassablement en essayant d'améliorer la présentation des mêmes calculs ; les villageois les comprennent, bien sûr ; mais c'est une compréhension toute spéculative qui ne peut avoir aucun effet dans leur existence concrète. L'argent qui est la base de tels calculs pédagogiques, n'existe pas dans leur propre monde : tel qu'il existe pour eux, il est étranger à celui présenté dans ces séances pédagogiques.

L'échec de la politique de crédit (elle ne réussit qu'auprès des ruraux non villageois) peut s'expliquer de la même manière. Pour ses promoteurs, la situation villageoise actuelle est provoquée par le manque d'argent ; il faut donc en injecter et, par une sorte de dynamisme inhérent à sa nature, cet argent ne peut qu'entraîner la population sur la voie du progrès économique ; par sa seule présence, il déclenche tout le mécanisme contenu dans le rôle qui lui est donné à priori, en particulier, il provoque une réorganisation de la communauté villageoise dans le sens de l'ordre inscrit dans le calcul monétaire ; c'est une sorte de déterminisme.

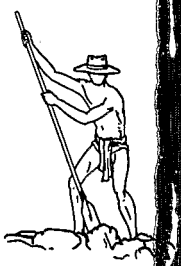
Il est inutile de préciser que les quelques prêts acceptés par des villageois (la plupart d'entre eux ont refusé tout crédit venant de l'administration) se sont retrouvés intégrés dans la circulation cérémonielle. Ceux qui prêtaient et ceux qui recevaient jouaient avec une réalité dont l'identité n'était qu'apparente : l'argent pour les premiers est étranger à ce qu'il est pour les seconds.

ALTHABE (G.)

JANVIER 1968

TERRE MALGACHE

tany malagasy



IZAY ADALA NO TOA AN-DRAINY
INSENSE QUI NE FAIT PAS MIEUX QUE SON PERE

UNIVERSITÉ DE MADAGASCAR
ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE AGRONOMIQUE

12290